

# GRÉGOIRE MOTTE, L'ART DU DÉSŒUVREMENT

PAR ALEXANDRINE DHAINAUT

Grégoire Motte a participé au Salon de Montrouge en 2013. Depuis, il a notamment présenté « *Vulpes Vulpes Vulpes* », avec Éléonore Saintagnan, au Centre Pompidou, à Paris, dans le cadre de Hors-Pistes. Portrait.

À l'annonce de sa sélection en 2013 au Salon de Montrouge, Grégoire Motte avait envoyé ce message à Stéphane Corréard, directeur de l'événement : « *Je viens de voir les résultats, quel plaisir d'être sélectionné enfin ! Et d'un autre côté... Je suis très content, évidemment ! Mais je comprends que c'est aussi la fin de notre échange annuel. J'avais appris à apprécier le rendez-vous de janvier* ». Il faut dire qu'à force de recalages successifs, une relation sur fond de *running joke* s'était établie depuis quelques années entre le directeur du Salon de Montrouge et l'artiste. De second degré et d'autodérision, Grégoire Motte ne manque pas. Ce qui l'a d'ailleurs conduit à proposer, une fois ouvertes les portes du Salon de Montrouge, non pas un accrochage classique, mais un stand où il mettait en vente des cravates réalisées à partir de cette improbable et rebondissante matière que l'on nomme bulgomme.

Face à l'angoisse de produire et aux conditions tout aussi angoissantes pour le faire - durée d'une résidence, d'un workshop dont on attend un résultat concret -, Grégoire Motte bloque. Alors, il trouve des solutions à ces blocages, à ces « *situations de désœuvrement* » comme il les appelle. Invité à participer à une exposition en Roumanie en 2010, où il lui est demandé de parler du pays hôte, Grégoire Motte ne sait pas quoi penser. Alors, il se demande à quoi pensent les chiens roumains, et trouve un équivalent à son absence de réponse. Les canidés endormis finiront en moquette rotative. Pendant une résidence à Rome, il ne sait toujours pas quoi faire, envie les techniques classiques qui ont nourri le paysage romain sans pouvoir en user. Un accident de cuisine et voilà qu'il découvre le potentiel translatif des pâtes italiennes (*Scultura con spaghetti*, 2012). Grégoire Motte parle d'une relation presque écolo-mystique à l'art. « *Parfois, j'ai l'impression qu'on produit de l'art comme on produit des saucisses, estime-t-il. Alors, pour produire des nouvelles choses, j'attends comme des autorisations du destin. Je n'ai pas vraiment de travail de recherche, ce sont des choses qui s'imposent, ce sont des accidents* ». Chaque œuvre est donc contextuelle, le fruit d'un événement, aussi anecdotique soit-il (des lunettes de soleil cassées, le flash d'un appareil photo qui se déclenche inopinément), ou



Grégoire Motte, *Scultura con spaghetti*, Rome, 2012.  
Courtesy de l'artiste.

d'une lecture, sur lesquelles reposent les petites histoires qu'il raconte à travers ses œuvres (celles des animaux féraux dans *Vulpes, Vulpes, Vulpes*), et qui viennent parfois alimenter la mythologie personnelle de l'artiste (*L'Envol du pigeon*, 2010). Grégoire Motte constate volontiers son manque de technique ou d'avis sur les choses. Mais cette posture de *dandy looser* n'a rien de cynique ou de fausement modeste. Il y a chez lui un savoir-faire « moyen » assumé, un réel goût pour

la forme *cheap* (série des *Fontane romane*), et la petite solution (*Sculpture d'aéroport*), mais aussi un romantisme certain. Adolescent même. Le steak congelé/réminiscence amoureuse empruntée à John Waters, le suçon sur le bras (*Zuigplek*, 2009), les vers de Racine ou le visage obsédant d'une fille qui n'apparaît que par la force empuante de l'air ambiant ou de... l'haleine (*Rendez-vous 1*), ou la lunette des toilettes qui imprime les fesses du nom de l'être aimé (*Julie, Émilie, Marie-Alexandrine*), ne disent pas autre chose que le merveilleux ridicule que peut générer le sentiment amoureux.

« *Ce qui m'intéresse surtout, c'est l'a posteriori*, déclare l'artiste. *Plutôt que d'essayer d'avoir formellement une cohérence, plutôt que d'avoir une production devant moi, des projets, je préfère être victime, surpris, contraint de faire des pièces* ». Et à regarder le joyeux « bordel » de formes et de médiums qui anime le travail de Grégoire Motte, on comprend que l'inopiné rend l'aventure artistique aussi ténue et excitante à faire qu'à regarder, parce qu'elle part de rien ou si peu, qu'elle maximise les détails de la vie, les rencontres, les anecdotes de lecture, ce qui passait par là et trépasserait aussi vite si l'artiste ne s'en saisissait pas. Et de ténuité ici, il est fort question. Lors d'un workshop « *un peu flottant* » à la Villa Arson, à Nice, il propose aux étudiants de se blondir les cheveux après avoir préparé la recette du fameux blond vénitien, en référence à Simonetta Vespucci, modèle de Botticelli, entre autres. « *Le blondissement était absolument invisible à la fin, on peut considérer ça comme un échec, par rapport à cette idée de production*, témoigne Grégoire Motte. *On avait blondi, c'est sûr, il y avait eu un changement même infime de la couleur de nos cheveux. Mais il y avait quelque chose quand même !* » De ce « quand même », il faut se réjouir, car s'y nichent toute la poésie et la fantaisie de Grégoire Motte. ■ 

Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.